

EDGAR
MORIN

POUR

CHANGER
DE
CIVILISATION

Dialogue avec Denis Lafey
illustré par Pascal Lemaitre

 L'aube

POUR CHANGER DE CIVILISATION

Collection *Les Illustrés*

Cet ouvrage est paru initialement sous le titre
Le temps est venu de changer de civilisation.

© Éditions de l'Aube, 2017
et 2020, pour la présente édition
www.editionsdelaubes.com

ISBN 978-2-8159-3964-5

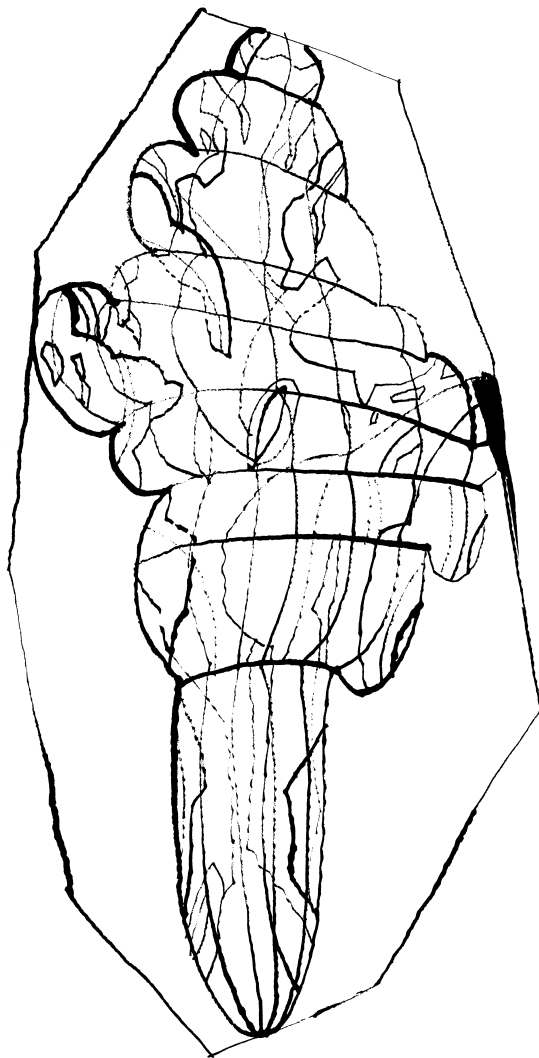
Edgar Morin

Pour changer de civilisation

Dialogue avec Denis Lafay

Illustrations de Pascal Lemaître

éditions de l'aube



Introduction

« Le seul véritable antidote à la tentation barbare a pour nom humanisme », insiste Edgar Morin à l'heure des événements, spectaculaires ou souterrains, qui ensanglantent la planète, endeuillent la France, démolissent l'humanité. Du haut (alors)

de ses 94 ans, le sociologue et philosophe viscéralement en lutte ausculte la civilisation contemporaine, décortique les innervations de son délabrement et défriche les voies de sa revitalisation. Économie, Front national, islam, fanatisme, immigration, mondialisation, Europe, démocratie, environnement : ces enjeux qui caractérisent et, pour certains, anéantissent l'ère occidentale trouvent leur issue dans l'acceptation de « la complexité », étranglée par le dogme binaire et la dictature du chiffre. Une complexité de soi et une complexité du monde sources de décloisonnement des consciences, de conjuration des peurs, de confrontation des idéaux,

d'hybridation des imaginations, et grâce auxquelles une espérance cultivée dans la fraternité, la solidarité et l'exhaussement de sens, peut ressusciter. « Il est l'heure de changer de civilisation. » Et de modeler la « Terre patrie ».

Ce dialogue, Edgar et moi l'avons conduit en janvier 2016. C'était avant.

Avant le Brexit, théâtre d'une expression démocratique incontestable, d'une crise d'existence, d'appartenance, d'appropriation, européennes, d'un contexte intellectuel, médiatique, rhétorique, politique enflammé – et pour partie déliquescent.

C'était avant l'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis, c'est-à-dire avant le couronnement d'un monarque politique dont tout – démembrement de l'espace démocratique, discrédit protéiforme (sur les journalistes, les corps intermédiaires, les organes de gouvernance, l'Europe), dislocation de règles éthiques fondamentales, diplomatie belliciste, banalisation des leviers ou des vecteurs de déshumanisation (torture, argent, matérialisme, isolationnisme, stigmatisation et hiérarchisation ethniques et religieuses, remise en cause de droits humains et en particulier des femmes, catégorisation de la

population et sanctuarisation des inégalités, stratégie des boucs émissaires), enfin contestation de l'incontestable (réchauffement climatique, pillage des ressources naturelles, dépérissement de la biodiversité) – constitue à la fois une régression civilisationnelle et une menace pour l'humanité.

C'était avant le sacre de Jair Bolsonaro. Ses « faits d'armes » qui ébranlent la conscience d'Edgar ne sont pas « seulement » d'épouser le corpus idéologique de son paragon nord-américain, d'éventrer la forêt amazonienne, de frapper toute minorité d'ostracisme, d'honorer la mémoire des auteurs d'exactions militaires ;

en sabotant les crédits concédés à l'enseignement universitaire des sciences sociales et humaines, le président brésilien veut appauvrir ce qui forme à l'émancipation et à l'autonomisation, éveille à la responsabilité, irrigue l'esprit critique, fertilise l'utopie. En d'autres termes, toute la croisade intellectuelle et humaniste de l'ancien résistant.

C'était avant – ou concomitant à – la consécration nationaliste, populiste, sécessionniste, xénophobe, dans l'Italie de Salvini, l'Angleterre de Farage et de Johnson, la Hongrie d'Orbán, la Pologne de Kaczyński, l'Inde de Modi, la Turquie d'Erdoğan et, dans une moindre mesure, la France

de Le Pen. Le ciel de nations qui ont donné naissance aux créateurs et aux penseurs les plus inspirants s'est assombri un peu plus encore ce 26 mai 2019, jour du scrutin électoral européen, exhumant alors les prophéties de Stefan Zweig et plongeant une partie de l'Europe dans la nuit.

C'était avant l'avènement d'Emmanuel Macron, à l'issue d'une année électorale formidablement contrastée : épuisante, interminable, symptomatique des maux de la modernité – vacuité programmatique, dictature de l'immédiateté, des sondages et des réseaux sociaux, « affaires » morales, collusions ou complots inter et intra partisans – ; mais

aussi productrice d'un embryon de renaissance démocratique, d'une fissuration bienvenue des traditionnelles compartimentations idéologiques et d'une mobilisation rassérénante de la jeunesse, emblématique d'une volonté de se libérer des jugs – de l'immobilisme, du conformisme – qui ont peu à peu fossilisé la société, atrophié les énergies, endormi les espérances. Nonobstant, toutefois, au soir du second tour, le 7 mai 2017, un verdict gravement relativisé, dangereusement déprécié, *in fine* dramatiquement accepté : environ 20,7 millions de Français apportèrent leurs voix au nouveau président de la République, mais

26 millions décidèrent de se retenir – c'est-à-dire firent le choix, en toute conscience, de ne pas anathématiser le Front national (votes blancs et nuls, abstention, et bien sûr bulletin frontiste pour 10,6 millions d'entre eux).

C'était avant l'irruption du mouvement des Gilets jaunes, venu jeter à la face de la France l'immense malaise d'une partie de la nation, l'incandescence des inégalités devenue insupportable, la béance au creux de laquelle s'accumulent de multiples lézardes et divorces – territoriaux, sociologiques, générationnels, économiques, politiques, religieux – qui antagonisent la population et fragmentent la société.

Antagoniser et fragmenter : voilà deux malédictions que l'indicible événement pandémique du Covid-19, l'inouïe épreuve de confinement quasi planétaire, promettait sinon de conjurer au moins d'écarter. À l'abri dans notre réclusion, face à nous-mêmes, *nous* allions saisir – « enfin ! » proclamait-on à l'unisson, jusque chez les disciples du néolibéralisme – que le monde était fou, que le capitalisme financier nous néantisait intimement et dévastait le bien commun, que l'injustice et l'irresponsabilité, sous toutes leurs formes, n'étaient plus tolérables, que la mondialisation sécrétait autant de poisons que

d'opportunités, que la civilisation était épuisée. Bref, qu'il était l'heure de se (re)dresser, d'entrer en résistance, d'être militants d'un nouvel avenir, d'être cobâτισseurs d'une *Terre symbiose*, d'une *Terre apaisée*, d'une *Terre communion*. Jour après jour, dès le début de l'été, que restait-il de l'électrochoc personnel et collectif appelé à (nous) transformer?

Voilà la réalité sociologique et convulsive de la France, voilà l'ampleur du mal-être – professionnel, éducationnel, matériel, spirituel, moral – d'une partie de la population. Voilà, surtout, le révélateur d'une crise paroxystique de ce qui fait

commun et réciprocité, individuation et solidarité, sens et idéal, utilité et fraternité, accomplissement simultané de soi et des autres. Et, donc, sans doute est-ce dans une étude politique approfondie de la société française – et, au-delà, occidentale –, dans l'examen minutieux de cette funeste mais ô combien précieuse photographie électorale, dans l'exploration de ce qui fait désunion et convergence, morcellement et altruisme, cloisonnement et bienveillance, que germent les réflexions puis les voies d'une impérieuse réinitialisation du moteur social, économique, démocratique. Simplement humain.